

Rhumatismes

Ma mère aimait beaucoup bavarder avec celle de mon ami Bonnardier, malgré leurs quinze ans d'écart. Toutes deux partageaient une même passion pour les maladies, surtout les maladies mortelles. Ma mère souffrait d'arthrite, celle de Bonnardier d'arthrose. Quand elles se rencontraient au marché de Monplaisir, elles n'en finissaient pas de se raconter leurs martyres respectifs et se livraient à un âpre concours de symptômes. Du côté de ma mère, les fulgurances dans les doigts, du côté Bonnardier les hanches broyées le soir. L'échange se terminait toujours sur un hypocrite constat d'égalité, chacune emportant au fond d'elle la certitude d'avoir gagné la manche.

Entre gens atteints de maladies aux noms si proches, on s'attend à une connivence instinctive. Il n'en est rien : les arthrosiques comprennent très mal l'arthrite, et vice versa. Aux uns la douleur de

simplement peser, aux autres un mal aggravé par l'ankylose. Aux premiers la douleur du soir, aux seconds celle du matin ; mal de vieux contre mal de jeune, évolution chronique contre poussées aiguës. Convenons que l'arthrite, médicalement parlant, sonne plus grave, mais la mère Bonnardier avait plus d'ancienneté dans la maladie et plus de pathos dans ses formulations : son statut d'invalidé ne souffrait aucune discussion.

Ma mère était suivie par le docteur Bert, tandis que la mère Bonnardier se faisait traiter par le docteur Caillaux. Le docteur Bert était un praticien consciencieux mais qui n'entendait pas grand-chose aux maladies, tandis que le docteur Caillaux exerçait avec rigueur une médecine inefficace. Si on souffrait d'arthrite ou d'arthrose, par exemple, inutile de compter sur eux pour prescrire les bons remèdes : ils s'en tenaient à des médicaments éculés ou inappropriés qui n'apportaient guère que des effets secondaires. Mais c'était les médecins les moins nuisibles du quartier, où l'on ne manquait ni de charlatans ni d'empoisonneurs. Les histoires abondaient, de gens venus consulter en bonne santé et promptement rendus malades.

Jusqu'à l'apparition de son arthrite, ma mère jouait avec ardeur la *Lettre à Élise* de Beethoven

et la *Rêverie* de Schumann. Le mal l'éloigna des claviers, et j'ai dû prendre la relève. Tout se tient : je suis devenu médecin, et je souffre d'une névrose pianistique selon laquelle il m'est aussi impossible d'abandonner le piano que d'en jouer correctement. Voilà ce qui, à mon insu, s'est noué sur le marché de Monplaisir, associé aux brumes des matins lyonnais, aux cabas débordant de blettes et de poireaux, et aux récits jamais finis de maladies inguérissables : un destin.

Saturnisme

Sous ce nom splendide se cache une maladie médiocre, l'intoxication au plomb. La Faculté essayait de nous y intéresser en nous parlant de Van Gogh et des pinceaux maculés tenus entre les dents, des ciels hurlants et de l'oreille offerte à une putain, sans oublier les derniers plombs tirés dans les blés d'Auvers. Elle nous signalait aussi les vieux marchands de journaux du temps de la linotypie qui, matin après matin, se léchaient un doigt pour compter leurs exemplaires, victimes finalement de la toxicité des habitudes. Puis elle nous abandonnait à la vraie vie, faite d'enfants pauvres jouant dans les écailles de peinture, d'ouvriers exposés par des patrons sans scrupules et de collectionneurs de petits soldats. Misères qui s'insèrent mal dans la trame symbolique tendue entre le dieu cannibale et le métal dont on fait les miroirs.

Un des cas de saturnisme les plus mémorables est décrit par Primo Levi dans *Le Système pério-*

dique. Le chapitre « Plomb » de ce livre reprend une nouvelle écrite antérieurement, histoire d'un original qui cherche le vil plomb comme d'autres sont orpailleurs. Dans un Moyen Âge brumeux, l'homme sillonne l'Europe et tente de rallier ses contemporains au métal mou dont on fait si facilement des tuyaux mortels et des cercueils étanches. Il explore des gisements, exploite les meilleurs filons et pour finir, n'ayant ni échoué ni réussi, meurt avant l'heure, les gencives bleuies. L'observation signe le poète : la science clinique voit plutôt noirâtre le cerne qui se forme à la base des dents. Tous les malentendus entre la médecine et la poésie pourraient tenir dans ce détail.

Dans les salles d'attente des hôpitaux et des pédiatres, des affiches mettent en garde contre le danger des vieilles peintures. Une étrange tristesse vous étreint à leur vue, tant leur laideur et leur mauvais goût insultent Saturne et ses satellites. Il faut les traverser, chercher derrière elles la bille luisante et ses anneaux, le coup de folie de Goya et les promesses non tenues de Verlaine, la gabelle de Brassens et la biographie faussement ordonnée de Levi. Alors, comme s'accuse l'écart entre le bleu et le noir, s'impose la nécessité de rendre à la médecine la part de poésie qu'elle rechigne à assumer.

Névrose pianistique

J'avais six ans quand un piano entra dans la maison. Notre mère pourrait ainsi reprendre une pratique abandonnée depuis longtemps, mon frère et moi commencer à prendre des cours. C'était un pauvre piano d'étude, au son terne, au toucher dur. Aussitôt notre mère joua la *Marche turque*, et sa formidable dextérité nous éblouit. Suivirent la *Valse aux adieux*, l'adagio de la sonate *Clair de lune* et la *Lettre à Élise*, répertoire qui demandait à être retravaillé mais promettait des récitals enchanteurs. L'arthrite devait en décider autrement.

Le jeudi, une jeune vieille fille aux cheveux tressés venait nous apprendre les notes et le passage du pouce. Une expédition en centre-ville ramena un métronome et la *Méthode rose*. Désormais, quand mon parrain venait dîner, je lui jouais les douze mesures de *La Cloche du soir*, et il s'extasiait poliment.

Je ne me lassais pas de l'histoire de Schumann, c'est-à-dire des quelques fragments dans lesquels notre mère la faisait tenir : sa soif de virtuosité, l'appareil qu'il avait bricolé pour accroître l'indépendance de ses doigts, la paralysie qui s'en était suivie, et l'enfoncement dans la folie qui le conduisit, pour finir, à l'asile. L'appareil surtout m'intriguait. Je voulais me fabriquer le même et tenter l'aventure de la virtuosité folle. Bien entendu, personne à la maison ne connaissait le détail du dispositif, et il m'était formellement interdit de risquer mes doigts et ma raison à en inventer un. *La Cloche du soir*, de toute manière, ne réclamait pas d'agilité particulière.

Il est évident que l'arthrite de notre mère avait pour fonction de me céder la place au clavier afin qu'aucune rivalité ne perturbe ma rapide ascension pianistique. Je polluais donc seul l'atmosphère sonore de la maison, d'autant que mon frère avait très vite découragé notre professeur aux cheveux tressés. Dès que j'en fus capable, j'attaquai la *Rêverie* en prenant des poses de concertiste. J'ai séduit mentalement des centaines de Clara Wieck, et cette affaire m'a conduit à l'asile beaucoup plus jeune que Schumann. J'y suis encore.

Cirrhose

En ces temps paisiblement œdipiens, une de nos voisines se consumait dans la boisson. Tout le quartier l'appelait la Popette. Elle avait porté très haut l'art du scandale, non qu'elle fît à proprement parler de l'esclandre – tout au plus tanguait-elle dans nos rues de faubourg aux heures où les honnêtes gens vont droit – mais parce qu'elle exhibait l'étendard de sa déchéance avec une dignité dont nul ne savait quoi penser. Je la revois, rouge et titubante dans des tenues trop chic, saluant les gens du voisinage et se lançant à la moindre occasion dans des conversations sans queue ni tête. On l'évoquait en chuchotant, sentait venir au bord des lèvres des opinions, n'en disait pas plus. Bien entendu, l'extravagance de la Popette excitait ma curiosité, mais en même temps la bougresse faisait peur : une maigreur effarante, des parfums capiteux et toujours cette civilité guindée dont elle accoutrait sa violence

pour la décupler. Difficile de ne pas se dérober à ses caresses malhabiles et à ses flatteries grinchantes. J'avais dix ans quand une voisine est venue nous annoncer, un samedi matin, que la Popette était morte. Il fallait faire sa toilette mortuaire, ce qui m'intéressait au plus haut point. Naturellement, notre mère estimait que cette affaire ne regardait pas les enfants, et la voilà partie, avec l'autre commère, pour rendre à la Popette une allure présentable. Entre parenthèses, je ne suis pas un dinosaure, cette histoire s'est passée à Lyon à la fin des années soixante, on se demande ce que les pompes funèbres faisaient en ce temps-là. J'en étais donc réduit à attendre à la maison le récit de cette expédition, qui ne me consolait pas d'avoir raté ma rencontre avec le cadavre. Malgré tout, j'eus du grain à moudre : d'après notre mère, la Popette avait vomi beaucoup de sang, ce que le certificat de décès imputait à une rupture de varices œsophagiennes, elles-mêmes dues à une cirrhose. La toilette avait été compliquée par des régurgitations nauséabondes, le décès n'était pas tout frais et pour tout dire je n'étais pas sûr que j'aurais supporté ce spectacle. Mais, comme pour attiser mes regrets, notre mère crut bon de préciser que la Popette était morte dans de grandes souffrances. Ainsi j'avais

confirmation qu'on peut lire après coup une agonie, mais le code me restait inaccessible. Ça fait râler. L'expression « varices œsophagiennes » me plut aussitôt, mais il faut reconnaître qu'elle est difficile à placer. Je l'ai ruminée pour moi seul jusqu'à la faculté, où je l'ai retrouvée avec émotion, comme une vieille connaissance dont on était sans nouvelles et qu'on avait crue morte.

Maladie bleue

Si notre mère cultivait une passion pour les maladies mortelles, elle n'attribuait pas à toutes la même puissance symbolique. La cirrhose alcoolique, le cancer des fumeurs ou l'infarctus des goinfres ne représentaient jamais que la légitime sanction de vies déréglées. En revanche, les maladies qui abattent jeunes des êtres sans vices lui procuraient un délicieux vertige métaphysique. À la maison, on ne se lassait pas des récits de leucémies et de cancers, et plus le mort était jeune et vertueux, plus fascinant était son mal. Comme si on mourait davantage de mourir tôt et sans y être pour rien, ce qui se défend : les pages nécrologiques regorgent de vieillards entrés dans l'éternité par paliers, dont le décès apparaît comme la ratification tardive d'un état de fait. Le saut de l'ange a plus d'allure, surtout si l'on ignore les raisons du plongeon.